

# LES CHAMS BANI

PAR LE R. P. DURAND, *missionnaire apostolique*

---

Une étude d'ensemble sur les Chams musulmans du Sud de l'Annam serait, je crois, prématurée dans l'état actuel de nos connaissances. Nous nous contenterons donc ici de la publication d'un manuscrit encore inédit et de quelques notes préliminaires qui pourront ouvrir la voie à de nouvelles investigations.

Les Mahométans du Binh-thuận se donnent à eux-mêmes le nom de *Banī*, transcription de l'arabe Beni, « les fils [ du Prophète ] ». Ils sont actuellement répartis en 18 villages : 6 à Phanrang, 10 à Phanri, 2 à Phanhiêt, et forment à peu près le tiers de la population cham de l'ancien Binh-thuận. D'après un renseignement que je dois à l'obligeance de M. le Docteur Yersin, on rencontre encore un ilot cham « d'un type plus pur que celui de la plaine » dans la vallée moyenne du Laña (Lagna). Parmi les noms de villages que cite l'explorateur, je retiens celui de Ca-yon, qui confirme mes observations antérieures sur la capitale historique d'un principule cham, sise au N.-O. de Phanhiêt et qui portait le titre de « nagara Ka-Yen Yarda ». Dans quelle catégorie religieuse faut-il ranger ces Chams du Laña ? Je l'ignore encore. Quant aux Chams de la Basse-Cochinchine et du Cambodge, connus ici sous le nom de *cham baraw*, « Chams modernes », tous mahométans, on lira avec intérêt les recherches que MM. Aymonier et Cabaton ont publiées sur eux <sup>(1)</sup>.

Voici quelques notes sommaires sur les Chams Banī dũ Binh-thuận :

LEUR RELIGION. — Tandis que les Chams du Cambodge, en correspondance religieuse avec les Arabes de Java et les pèlerins de la Mecque, doivent être plus ou moins sunnites, il semble bien près de la vérité d'admettre que l'islamisme des Chams de l'Annam soit plus ou moins chiite, comme celui que professent les musulmans de l'Inde et de l'Iran. Dans l'*Histoire de la Grande Déesse* dont il sera fait mention plus loin, Hassan et le martyr Hosain, les deux fils d'Ali, le gendre chéri du Prophète, évincé du khalifat par les intrigues et l'ambition d'Abou-Bekr et de ses successeurs, sont tous deux mis à une place d'honneur incomparable. Au paragraphe qui traite des demeures notables de la tête, par opposition aux demeures infimes du reste du corps humain, il est dit : « Alwahuk (le Dieu incréé) siège au front ; Uwlwah (Allah, le Crémiurge) au

---

(1) E. Aymonier, *Les Tchames et leurs religions*, Paris, 1891. — A. Cabaton, *Nouvelles recherches sur les Chams*. Paris, 1901.

sourcil gauche ; Mohammat, au sourcil droit ; Jibarael (l'archange Gabriel), à l'œil gauche ; Ibarahim (Abraham), à l'œil droit ; Açan (Hassan), à la narine gauche ; Açaï (Hosain), à la narine droite ; Haðwà (Eve), à l'oreille gauche ; Adam, à l'oreille droite ».

Quant à l'identification de ces deux noms, il n'y a pas d'hésitation possible, car tous les Chams interrogés par moi s'accordent à en faire les fils d'Ali.

Mais, de même que la pureté du Koran fut profondément altérée en Perse par l'infiltration des anciennes doctrines zoroastriennes, de même aussi le peu qui parvint aux Chams de la loi du Prophète se trouva noyé, dès l'origine, dans le grossier brahmanisme et les traditions confuses de la religion primitive des Chams.

LEUR KORAN. — Le texte, intégral ou non, est en arabe, mais entremêlé de longs commentaires en langue chame. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour juger de la première écriture, mais il n'est pas exact de dire que peu savent encore transcrire cet arabe incorrect : leur incurable défiance des étrangers les tient trop éloignés pour qu'il soit facile d'obtenir leurs confidences. Ils introduisent quelques modifications archaïques dans leur façon d'écrire le cham moderne : je citerai en particulier leurs trois formes de la voyelle «.

Mais, quoi qu'il en soit de leur méthode de transcription de l'arabe, ils en défigurent régulièrement, et souvent systématiquement, la prononciation normale pour lui préférer une phonétique spéciale qui semble mieux correspondre à l'éducation de leur oreille. Ainsi, l'invocation sacramentelle qui commence toutes leurs prières : *Bismi 'llahi'rahmāni'rrahīmni* « au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ! » devient sur leurs lèvres : *Abih similla hyōr rah mōnyōr rah hīmik*.

La différence est encore peu sensible. Par contre, j'ai entendu prononcer très correctement, à ma demande, par un imam Banī l'invocation du muezzin : *Allah ekber la ilah il allah...* à laquelle le même imam m'avouait préférer la cacophonie suivante que j'ai transcrite sous sa dictée :

*anlīhū akkabar* (3 fois) ;  
*lī ilāhā illāuwāhuk* ;  
*wū-wū-wā-huk akkabar* (1).

(1) Les *Annales des Song* (chap. 489) contiennent la note suivante sur le Champa : 亦有山牛不任耕耨但殺以祭鬼將殺合巫祝之曰阿羅和及拔譯云早殺他託生. « Il a y aussi (chez les Chams) des buffles vivant dans les montagnes ; on ne peut pas les employer pour le labourage, on s'en sert seulement pour les sacrifices aux esprits. Au moment d'en immoler un, on lui adresse cette invocation : *A-lo-ho-ki-pa*, ce qui signifie : Puisse-t-il bientôt renaitre ! » Cette formule *A-lo-ho-ki-pa* rappelle tellement le *Allah Akbar* des musulmans, qu'il ne semble pas trop téméraire d'admettre qu'il y avait déjà du temps des Song des Chams convertis à l'Islam. Il n'y a pas lieu de s'étonner de la signification fantaisiste attribuée par l'annaliste chinois à cette formule. — Dans la même note sur les Chams il y a ce passage : 其風俗衣服與大食國相類 « Les mœurs et les vêtements des Chams ressemblent à ceux du royaume des Ta-che (Tadjik, les Arabes) ». (Note de M. Ed. Huber.)

LEURS PRÊTRES. — Les prêtres portent les noms suivants : 1<sup>o</sup> *grū* (pô grū, ông grū), président d'assemblée ; 2<sup>o</sup> *imam* (môm, amôm, ông môm, imôm), prêtre ; 3<sup>o</sup> *katip*, lecteur de mosquée ; 4<sup>o</sup> *môdin* (muezzin ?), chantre ; 5<sup>o</sup> *âçar* (êar, pô êar), maître, professeur.

Il faut remarquer que le nom de *grū* (skr. *guru*) qui désigne des imams d'un grade supérieur, a été emprunté aux brahmanistes ; que le *môdin* se confond avec le *môlvôn* de l'autre culte ; que *âçar*, également d'origine hindoue (skr. *âcûrya*) est : 1<sup>o</sup> le nom d'une fonction ordinairement exercée par les gurus ou les imams ; 2<sup>o</sup> le nom générique des prêtres Bani, — tandis que le terme de *başaîh* désigne les prêtres de la religion brahmanique. D'où le dicton suivant :

*Pô âçar isalam* (1) *pô êar pô Muhammat*.

*Pô başaîh khaphicôr pô başaîh pô nabî Barahim*.

« Les pô âçar sont de l'islam : ils vénèrent le seigneur Mahomet ; les pô başaîh sont katirs : ils vénèrent le nabî Ibrahim ».

COSTUME DES PRÊTRES. — Les prêtres Bani ont sur la tête, complètement rasée, une sorte de fez ou de bonnet blanc qu'entoure un volumineux turban de même couleur et dont les franges or, rouge et marron, sont plus ou moins larges et filigranées suivant le grade hiérarchique. En voyage, ils abritent cette coiffure monumentale sous le vaste chapeau des femmes annamites de condition. Dans l'exercice du culte, ils encadrent leur fez d'une sorte de coiffure blanche sertie de passermenteries or, couleurs voyantes et clinquant, en forme de toque plate de juge. Comme les prêtres başaîh, ils portent suspendues sur le dos et la poitrine plusieurs paires de bourses en broderie de soie multicolore et, comme eux également, ils tiennent à la main un long bâton en rotin ou en aréquier de montagne dont, pour les seuls gurus, les racines ont été tressées en forme de corbeille. Leur vêtement se compose du sarong blanc, de l'écharpe et de la ceinture frangées, et de la tunique blanche, mais à boutons, des femmes chames, serrée à la taille et échancrée au col, tandis que les prêtres brahmanistes portent également un habit blanc, mais plus ample, de coupe différente et qui se noue avec des cordons. Ils laissent en outre pousser leur chevelure qu'ils tordent « en bouton de fleur » sur le sommet de leur tête. D'où le dicton suivant :

*Pô êar âwal kamei, pô başaîh âhyôr lukei*.

« Les âçar sont âwal et filles ; les başaîh sont âhyôr et garçons » (2).

MOSQUÉES (*môgik, môngit*). — Ce sont de simples paillottes, aux murs de treillis, orientées à l'Ouest, vers *Maka*, la Mecque. Au fond, le *nymbur*, l'estrade sainte, la cathedra de la doctrine, que l'officiant n'occupe du reste jamais. Dans les cérémonies, le *nymbur* est drapé de tentures blanches ainsi que le fond de la mosquée. Le proverbe suivant spécifie le rôle des prêtres de chacune des religions nationales :

(1) M. Aymonier écrit ce mot : *athalam* ; M. Gabaton : *açalam*, on trouve également *isalam* = islam, il n'y a donc aucune obligation de choisir la transcription la plus inexacte.

(2) Sur le sens de *âwal* et *âhyôr*, v. p. 58.

*Pô ċar khit than mōjik,  
Pô baṣāih khit baganray,  
Ċamōnei khit bamoñ.*

« Les aċar (musulmans) gardent les mosquées; les baṣāih (brahmanistes), le baganray <sup>(1)</sup>; les ċamōnei (buddhistes?), les bamoñ <sup>(2)</sup> ».

LEURS CÉRÉMONIES. — Le Ramadan (*ramawan, ramōwan*) est religieusement observé dans chaque mosquée par les prêtres Bani, en délégation de toute la communauté.

Dès la veille au soir, les divers ordres des pô ċar se réunissent dans la mosquée pour l'ouverture solennelle du mois sacré. Leur nombre est complété à onze membres par l'adjonction de deux ou trois aċar *gahait*, aspirants qui n'ont pas encore rasé leur chevelure. Chaque travée de l'édifice se métamorphose en un petit campement spécial où chaque retraitant a étendu et disposé sa natte et sa couverture, son oreiller de cuir tendu ou de bois laqué, ses rouleaux de prières et son chapelet d'ambre, son service à bétel et son étui à cigarettes, son crachoir de cuivre et son vase à eau d'argent, son brasero et sa théière.

Le voilà installé pour un mois entier, sans qu'il lui soit permis de sortir de l'enclos de la mosquée, hormis pour les grandes ablutions prescrites au fleuve. Quant aux neuf ablutions rituelles — des deux mains en cadence, de la bouche, des narines, du visage, de la main droite l'eau ruisselant au coude, de la main gauche *item*, du sommet de la tête, de la nuque, des pieds jusqu'aux chevilles, — elles se font près de grands récipients d'eau disposés *ad hoc* sous le porche de la mosquée.

Négligées, ou peu s'en faut, le reste de l'année, ou remplacées par des équivalents qui n'ont rien de liturgique, les cérémonies saintes des ablutions, des cinq prières de la journée, de l'imprécation du Moghreb ou du couchant, etc., sont scrupuleusement observées durant le mois du Ramadan. C'est le mois du jeûne expiatoire, *balan ōk*, qui rachète et compense, même préventivement, les défaillances du reste de l'année. C'est ce que rend l'axiome suivant, dû à l'ironie des frères brahmanistes :

*Nī anōk ċam bañ katē dathau nan bulan tujuh lei bañ cabur bulan thā-  
lapan; nī gaḥ pô ċar bañ muk kei nan thā pluḥ dwa bulan nan, byak rei  
hai oḥ.*

« Nous autres Chams, nous fêtons le Katē à la septième lune; puis, le Ċabur à la neuvième lune. Mais les Bani, qui n'ont que les anniversaires des défunts, les festoient douze mois sur douze: est-ce vrai, oui ou non? ».

(1) Sorte de grand panier en bambou renfermant les objets du culte. Voir Cabaton, *Recherches*, p. 56.

(2) Petites pagodes. Le nom de *ċamōnei* viendrait, selon M. Cabaton (p. 23), du pali *samaṇa*, religieux bouddhiste.

**LE KATAN.** — Le Katan est une cérémonie toute symbolique qui figure et remplace la circoncision pour les Chams Bani. L'âge requis est la cinquième année. Mais, dans la pratique, les jeunes gens la diffèrent jusqu'à l'époque de leur mariage qu'elle doit toujours précéder. C'est ce qu'ils appellent « entrer en religion » ; à cette occasion ils se choisissent un nom dans le calendrier musulman, Ali ou Mohammat ; ce sera leur nom « d'initié » (*ūwal*), par opposition à leur nom cham « de profane » (*āhyōr*), que du reste ils continueront de porter « au dehors ».

**LE KARŌH.** — De même, pour les jeunes filles, la cérémonie du *karōh* ouvre seule les portes du mariage légal. Voici comment le huyèn cham de Phanri m'en a expliqué la genèse ainsi que le symbolisme : « La lune, qui est une divinité féminine, détermine l'âge même du *karōh*. Car de même que la lune n'atteint sa pleine forme qu'en son quinzième jour, de même la jeune fille n'est nubile qu'à quinze ans : avant cette époque elle est pour tous *tabuñ* (sacrée, interdite) ».

Cette cérémonie se fait avec tout l'apparat possible. Elle consiste essentiellement en ceci que la jeune fille se présente au pō grū, assisté des imams, qui, après lui avoir mis un grain de sel sur la langue, lui coupe sur le front une mèche de cheveux et lui fait boire une gorgée d'eau pure. Par contre, si l'interdit sacré avait été notoirement violé, le prêtre lui couperait cette mèche, non sur le front, mais sur la nuque. Après cette cérémonie, la jeune Chame peut se nouer la chevelure, ce qui, dans tout l'Extrême-Orient, indique le passage au rang de fiancée ou d'épouse.

**ENTERREMENTS.** — Ils n'ont rien de la solennité des cérémonies brahmanistes : quelques prières faites par les imams, quelques rites très simples, également sept anniversaires, mais dont le dernier est fixé à cent jours seulement après le décès, souvent l'exhumation pour transfert en « terre sainte » dont chaque vallée détient un morceau, et c'est tout. Leur précipitation à se séparer de leurs morts a été saisie par la sentence suivante :

*Čam mōtai lwai bruk bloh čuh ;*

*Bani mōtai pagē byōr harei dar.*

« Quand un Cham meurt, on laisse son cadavre se décomposer (lentement), puis on le brûle ; quand meurt un Bani, on se hâte de l'enterrer à la première heure du jour ».

**MARIAGE.** — Le mariage se célèbre avant ou longtemps après sa consommation, et exige d'assez fortes dépenses nécessitées par la présence des imams, du guru et les apprêts d'un festin qui réunit toute la parenté. Je regrette de ne pouvoir donner plus de détails sur ce chapitre.

**CÉRÉMONIES PROFANES.** — Qu'il suffise simplement d'indiquer ici que, exception faite pour les crémations, les prêtres musulmans sont traditionnellement invités à presque toutes les fêtes des Chams Kafir et que, dans plusieurs cas, le premier et principal rôle leur est dévolu par la coutume.

LA BIBLE BANĪ. — Outre le Koran cham, il existe un ouvrage curieux que je crois utile de publier. C'est un manuscrit inédit, que je tiens d'un musulman de Palei Tanrang, à Phanrang. On se convaincra facilement que le canevas du manuscrit cham est tiré de la Bible modifiée par la tradition musulmane.

TEXTE.

Mi svattik sīdhik | thī mōn thaŋ lei | kā panwōc ānōkhan kā mōn jōn tanōh  
riyā jōn ākan | bloh jōn yaŋ harei bloh jōn yaŋ balan | bloh Pō Uwlwah pajōn  
Pō Adam dahlaŋ bloh pajōn muk Tiŋ Wā dī rithuk oŋ Adam hadei | saŋ dok  
dī dalam swargā | bloh Pō Uwlwah brei Jībīrael Mōkhāel mōrai pālikhaŋ oŋ  
Adam thoŋ muk Tiŋ Wā dī dalam swargā rei | bloh Pō Uwlwah alin oŋ Adam  
thoŋ muk Tiŋ Wā dī dalam swargā drap biraŋ biraŋ mōn biraŋ nan boh  
kuyau biraŋ mōn biraŋ | dalam thā (sā) phun, kuyau Pō Uwlwah hakei jwai  
baŋ boh kuyau nan jwai | bloh oŋ Adam thoŋ muk Tiŋ Wā pajōn anōk hu  
thālīpan pluŋ thālīpan uraŋ gaŋ likei gaŋ kumei | saŋ dok thā ribaw thun lwic  
rai dī nōgar Jūdah | bloh adac tōl dwa ribuw thun | Pō Uwlwah paḍar Nōh  
jōn nōbī paḍar ṅap ahok dwa rituŋ thun ṅap jōn ahok jō | saŋ dok dī ṅok  
pabuŋ cōk pāk pluŋ dwa thun | bloh nōbī Nōh wōk nao Mōnkah klau rātuŋ limō  
pluŋ thun | mōn jōn Ipbūrāhim pāk pluŋ thun dok dī nōgar Baitōl mōn kōt dōh |  
bloh Pō Uwlwah paḍar nōbī Ipbūrāhim mōrai Mōnkah bā thā uraŋ hadyōp mō-  
tyan aŋansatī Hajar | bloh nōbī Ipbūrāhim mōrai mōn tōh jalan wōk nao nōgar |  
bloh hadyōp diŋ dī apwei di glai min oŋ hu tom nōbī oŋ | bloh kumar hyā  
maik ṅu nao dwaŋ iā | wōk mōrai bōh anōk nan hyā coŋ takai dī hluk ṅar iā  
tagōk bloh maik ṅu mōrai bōh ain bōk jōn biŋwun iā pak nan pyoh nōmmōk  
tōl urak nī | bloh nōbī wōk mōrai bōh biŋwun iā ain tabwōn bak hatai bhap  
banī mōnrai patom gōp pak nan rilō | bloh nōbī Ipbūrāhim pajōn kakbah tagōk  
ain kā hu anōk likei aŋan Sūmāel dok hu pāk pluŋ thun nōbī lwic rai dī  
kakbah | bloh adac thālīpan rātuŋ thun | mōn jōn nōbī Mōsā dok dī cōk tor Sīnā  
hu dōm thoŋ Pō Uwlwah tā ulā | bloh adac limō rātuŋ thun | mōn jōn nōbī  
Dalāwōt | bloh Pō Uwlwah paḍar nōbī Dalāwōt bōk byuŋ tagōk bloh oŋ kā  
padaŋ kakbah oŋ | nōbī lwic rai dī nōgar Baitōl mōn kat dah | bloh mōn anōk  
nōbī Dalāwōt aŋan nōbī Suleiman | Pō Uwlwah paḍar padaŋ kakbah tagōk bloh  
Pō Uwlwah alin nōbī Suleiman thā boh cōk mōh thā boh cōk paryak | bloh nōbī  
Suleimōn paḍar rigei patyā mōh thoŋ paryak nan bloh mōk thap dī dalam kak-  
bah hadah thyaŋ mōn krur oŋ bik kyōn thā yau o | bloh Pō Uwlwah anit brei  
janōn proŋ kā nōbī Suleimōn bā raŋ mōn dī dalam dunyā ulā liŋik nī twei paŋ  
nōbī Suleimōn abih | bloh adac thā ribuw thun | mōn jōn nōbī Esā anōk patri  
Māriyaŋ dī nōgar Baitelmō kat dah | bloh patri Māriyaŋ lwic rai pak nan jō |  
bloh nōbī Esā anōk patri Māriyaŋ Pō Uwlwah mōk bā tagōk nao caik pak ṅok  
dī dwa tōl liŋik | oŋ kā trun mōrai ṅap gruk pak ulā dunyā nī o | bloh adac dwa  
rituŋ thun | Pō Uwlwah brei Mōhammat jōn nōbī dok ṅap gruk kakuŋ dī nōgar  
Mōnkah pāk pluŋ thun | bloh Pō Uwlwah paḍar nōbī Mōhammat nao ṅap gruk

kakuh di nōgar Mōnjanah dwa pluh klau thun nōbī Mōhammat Iwie rai di nōgar Mōnjanah | bloh adac liwik thā ribuw klau ratuh dwa pluh thā thun di nōthak rimōn wa wa nī jō || bloh on Adam thoñ muk Tih Wā pajōn anōk bloh jōn nōbī tijuh rai || sañ kahryā patom tijuh rai nōbī jōn mōrai sañ bōh thālīpan ribuw klau ratuh nam thun di nōthak rimōn wa wa nī jō ||

TRADUCTION

*Svasti! Siddhi!*

Ce livre enseigne clairement l'histoire de la genèse de la terre et du ciel. Création du dieu Soleil. Création de la déesse Lune. Puis le seigneur Uwlwah (Allah) créa d'abord le Pō Adam, ensuite la femme Tih Wā (Ève) <sup>(1)</sup>, tirée de la côte du Pō Adam. Il les plaça dans un paradis. Ensuite le seigneur Allah ordonna à Jibiraël (Gabriel) et Mōkhaël (Michel) de servir d'anges gardiens à Adam et à Ève dans le paradis; c'est ainsi. Et il leur donna (la jouissance) de tous les biens <sup>(2)</sup> (qui s'y trouvaient), ainsi que des fruits de tous ses arbres. Il y avait dans (ce jardin) un seul arbre dont le seigneur Allah leur interdit de manger les fruits; non, ils ne le devaient pas. Plus tard Adam et Ève engendrèrent des enfants au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, tant garçons que filles <sup>(3)</sup>. Ils séjournèrent là mille ans, puis vinrent mourir au royaume de Judah. Ensuite, période qui atteint deux mille ans. Après quoi le seigneur Allah ordonna à Nōh (Noé) d'être nabī. Puis il lui commanda de faire une arche. Deux cents ans dura la construction de cette arche.

Ensuite l'arche se tint sur le sommet d'une montagne pendant quarante-deux années <sup>(4)</sup>. Après quoi le nabī Noé s'en revint à la Mecque (où il vécut encore) trois cent cinquante ans. Naissance d'Ipbarahim (Abraham). Il séjourna au pays de Baitōl <sup>(5)</sup> pendant quarante années. Puis le seigneur Allah ordonna au nabī Ipbarahim de venir à la Mecque et d'emmener une de ses épouses

(1) *Tih*, qui ne répond à rien en cham, pourrait être la transcription du pronominal annamite *thi* appellatif des femmes. D'autres manuscrits portent *Hawā*.

(2) Dans le texte : *biran biran mōn biran*; à défaut de cham je trouve en malais : *baran baran*, « choses et autres ».

(3) Dans les légendes chames, Pō Nagar Tahā est également mère de 99 enfants « tant garçons que filles ». Ailleurs on lui donne par contre 97 maris (Cabaton, p. 17). Les Chams musulmans, qui ont retouché presque toutes les vieilles légendes à leur profit, ne font qu'une seule divinité de Pō Hawā et de Pō Tahā, la mère des vivants.

(4) Il y a confusion avec les quarante jours et quarante nuits que dura la pluie diluvienne.

(5) Baitōl pourrait répondre au Beth El de la Genèse, XII-8 : « transgrediens ad montem, qui erat contra orientem Bethel, tetendit ibi tabernaculum suum ». — « Baitōl » est plutôt le « Beït Allah » (Maison d'Allah) des Musulmans, qui donnent couramment ce nom à la Mecque. L'énigmatique *Mōnkaldah* qui suit *Baitōl*, n'est sans doute que la transcription de *Makkatu*, la Mecque. D'après la tradition musulmane, Ibrahim a bâti la Caabah à la Mecque (E. H.).

enceinte, nommée la satī Hajar (Agar) (1). Ensuite le nabī Ipharahim venu à moitié (?) route s'en retourna chez lui. Dans la suite, sa femme se coucha près du feu (accoucha) dans les bois quand elle n'était plus avec le nabī. Puis l'enfant nouveau-né pleura après sa mère, sa mère qui s'en était allée cherchant de l'eau. A son retour elle vit l'enfant qui pleurait et qui, frappant de son petit pied, avait fait sourdre une source jaillissante. Elle tressaillit de joie en voyant cette fontaine en ce même endroit où la tradition l'a placée jusqu'à ce jour. Puis le nabī revenu vit (également) la source et s'en réjouit dans son cœur. Et dans cette même région la race des Banī est extrêmement nombreuse (2).

Ensuite le nabī Ipharahim édifia la Caabah et se réjouit (vécut heureux) avec son fils nommé Sumael (Ismaël) pendant quarante années encore, puis le nabī mourut à la Caabah. Suit une période de neuf cents ans. Arrive la naissance du nabī Mosā (3) (Moïse) qui séjourna sur le mont Sinā (Sinaï) et s'y entretint, prosterné, avec le seigneur Allah. S'écoula ensuite cinq cents ans. Naissance du nabī Dalawat (Daoud, David) (4). Ensuite le seigneur Allah ordonna au nabī Dalawat de construire la forteresse (de Sion), mais non sa Caabah (le Temple), non (5). Le nabī mourut au pays de Baitōl Mōnkatdah. Le fils du nabī Dalawat se nomma le nabī Suleiman (Salomon). Le seigneur Allah lui commanda de construire la Caabah. Ensuite le seigneur Allah donna au nabī Suleiman une montagne d'or et une montagne d'argent.

Et le nabī Suleiman fit travailler cet or et cet argent pour en revêtir la Caabah (6) (qui devint) merveilleusement belle, au point qu'il ne se vit rien de comparable à elle. Alors le seigneur Allah aima le nabī Suleiman et lui conféra la dignité de grand-officiant pour conduire les hommes sur cette terre, sous le ciel, lesquels doivent tous suivre et écouter le nabī Suleiman. Ensuite intervalle de mille années. Puis naissance du nabī Esā (Hssa, Jésus), fils de la Patri (8) Māriyam au pays de Baitelem (Bethléem). Plus tard la Patri Māriyam mourut dans cette (même) région. Quant au nabī Esā, fils de la Patri Māriyam, le seigneur Allah l'éleva (à lui) pour régner sur deux des quatre parties du Ciel (9). Mais il n'en descend pas pour venir être maître de doctrine sur cette terre des vivants, non.

(1) Genèse, XV, XVI, XVII et XXI.

(2) Les Arabes descendants d'Ismaël, fils d'Agar. La traduction de cette phrase présente quelque difficulté, peut-être non résolue.

(3) Suivant les divers genres de transcription: *Mothā*, *Moçā*, *Mosā*.

(4) Le *d* final n'existe pas en cham; cf. plus loin *Mohammad* pour *Mohammad* et *Mahammad*.

(5) I Reg. XVI, 4.

(6) III Reg. III, 13.

(7) III Reg. V-VII.

(8) Probablement = skr. *patrī* « fille », et par extension « vierge » (?).

(9) Le sens peut-être est autre: « le seigneur Allah l'enleva au deuxième des quatre cieux. Mais il n'en descend pas. . . . »



Puis deux cents ans s'écoulaient (1). Le seigneur Allah confère à Mohammat le titre de nabī. Il siégea pendant quarante années comme maître de doctrine, adorateur, au royaume de Makah (la Mecque). Ensuite le seigneur Allah ordonna au nabī Mohammat d'aller faire fonction de gury adorateur au pays de Madjanah (Médine) pendant vingt-trois ans (2).

Après quoi le nabī Mohammat mourut au royaume de Madjanah.

Ensuite s'écoule la période de 1.321 ans (jusqu'en cette) année cyclique du Tigre (3).

Donc Adam et Tih Wā engendrèrent des fils, et de nabī engendrèrent sept royautés. Le calcul de ces sept époques donne le total de 7.306 ans à l'année cyclique du Tigre. C'est tout. »

Outre cette chronologie religieuse, assez orthodoxe au point de vue musulman, il existe encore un livre saint, vénéré par les Chams à l'égal du Koran. C'est le livre dit de Norsarawan. Il en reste d'assez nombreuses éditions manuscrites, gardées avec un soin jaloux, mais qui me semblent présenter des différences notables entre elles. La première partie traite de la cosmogonie d'après les Chams. Elle a pour en-tête, dans une des éditions que je possède : « Ceci est l'histoire de la grande Déesse » et pour signature, également dans une de mes éditions seulement : « la version des sectateurs de Norsarawan » — c'est-à-dire les Bani. Cette version paraît donc être une falsification. La légende historique est foncièrement chame : mais les musulmans s'y sont faufilés en bonne place, antidatant le plus naturellement du monde la création de leurs imams par le seigneur Mohammat pour lui donner le pas sur celle des baṣaiḥ par le seigneur Ibarahim. C'est le même procédé qu'ils ont mis en œuvre pour remanier la chronique royale des Chams et s'y mettre en tête de liste dans la personne du roi Allah !

Nous rangerons donc ce manuscrit parmi les documents purement chams, ou tout au plus mixtes, dont la publication pourra venir en son temps.

---

(1) De la mort de Jésus-Christ, 33 A. D., à la naissance de Mahomet, 570 A. D., il y a 537 ans.

(2) La première année de l'hégire est en 622. Mahomet étant mort en 632, son séjour à Médine ne fut donc que de dix ans.

(3) Ici et plus bas, après le nom du cycle, le manuscrit porte : « wa wa ».

# PHNOM BÂSET

PAR M. L. FINOT

*Directeur de l'École française d'Extrême-Orient*

Phnom Bâset est un nom familier à tous ceux qui ont visité le Cambodge : c'est une des excursions qu'on recommande aux touristes pressés. On s'y rend, en cinq heures d'éléphant, par un chemin facile, — trop facile même, car les statues et les stèles n'ont guère tardé à le prendre pour émigrer en des collections



diverses où il n'est pas fort aisé de les identifier (1). Quelques rares sculptures, oubliées ou dédaignées, sont seules restées sur place. Mais, même dépouillé de

(1) Aymonier, *Cambodge*, I, 218 : « Les deux sommets étaient couronnés de tours en briques ruinées actuellement et qui paraissent remonter au VI<sup>e</sup> siècle saka. A côté gisent des débris sculptés, autels, piédestaux, bas-reliefs représentant Çiva sur le bœuf Nandi, Viçnu sur Garuda. Des statues, emportées en 1882 et envoyées au Musée Guimet, étaient encore recouvertes du masque pâteux et collant que les adorateurs posaient sur leur figure. » M. Aymonier signale comme se trouvant à la pagode du Prâh Sôkon (ou Botumvodéi), à

ses dieux, Phnom Bâset offre encore à l'examen de l'archéologue des vestiges d'un grand intérêt, comme le montreront ces courtes remarques, que M. de Lajonquière ne me saura sans doute pas mauvais gré d'écrire en marge de son exact et substantiel *Inventaire* (1).

Le massif granitique (fig. 2) qui a pris du plus haut de ses sommets le nom de Phnom Bâset, se trouve à 25 kilomètres environ de Phnom-penh, dans la province de Samrong Tong. Les hauteurs qui le composent sont au nombre de quatre : 1<sup>o</sup> *Phnom è lè kdèi*, « montagne à l'Ouest de la bonzerie », petit mamelon sur lequel est un ancien poste français élevé pendant l'insurrection de 1885 ; 2<sup>o</sup> *Phnom Thboù*, « mont du Sud », haut de 80 mètres environ ; 3<sup>o</sup> *Phnom Râp*, « mont aplati », à peu près de même hauteur ; 4<sup>o</sup> *Phnom Bâset*, le sommet principal, haut d'environ 120 mètres.

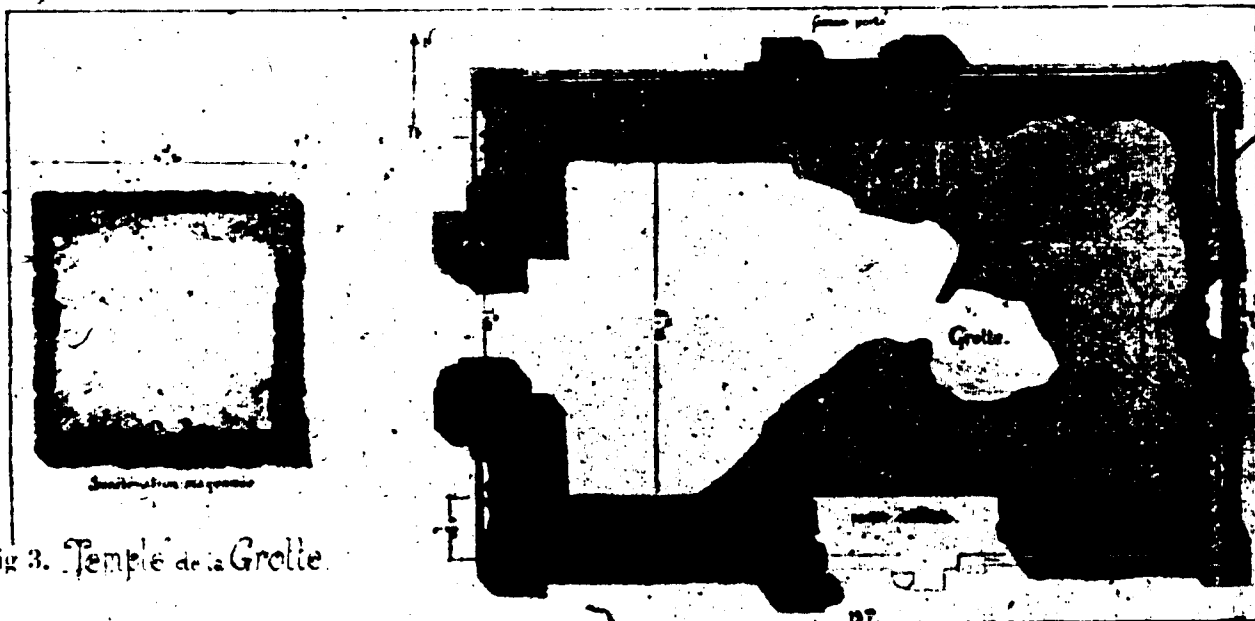


Fig 3. Temple de la Grotte.

Laissant de côté le Phnom è lè kdèi et le Phnom Râp, où rien d'ancien n'a été découvert, nous donnerons quelques détails sur les antiquités du Phnom Bâset et du Phnom Thboù.

*Phnom Bâset*. — L'étymologie de ce nom n'est pas sûre ; d'après les moines cambodgiens il correspondrait à *prasiddha*, « renommé » ; mais, comme le

Phnom-penh, 5 stèles, dont 2 provenant de Phnom Bâset. Il n'y a aujourd'hui dans cette bonzerie que 3 stèles et, au témoignage de tous les moines, il n'y en a jamais eu plus ; l'une est celle de Lovek (*I. S. C. C.* n° XVII) ; les deux autres répondent à la description que donne M. Aymonier des deux inscriptions de Phnom Bâset (*Cambodge*, I, 219). Quant aux deux dernières stèles énumérées, celle de Srè Ampil (*ibid.* p. 215) et celle qui contient une donation à Svayambhu et à Çamkaranârâyana, je ne suis pas en mesure de dire où elles se trouvent. Cf. L. de Lajonquière, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, pp. XCH, 77-79, 82.

(1) Les figures qui illustrent cette note sont dues à M. J. Commaille.